

URBEX

CHAMBRE 245



MYLÈNE LAMBERT

Mylène Lambert

Urbex chambre 245

© Mylène Lambert, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6051-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma tante Aline, sans qui ma vie n'aurait pas eu ce petit truc en plus si essentiel, peut-être sous le regard bienveillant de notre ancêtre, Marie Sainte-Marie.

Toute mon affection à la famille Vela qui m'a connectée, juste à temps, à ce mystérieux sanatorium.

Toute ma reconnaissance à Cinzia di Felice, à qui je dois, outre un accompagnement enthousiaste, les dessins de la couverture et le portrait d'Aline, tirés des magnifiques planches du projet de roman graphique. Cinzia, ton chat est resté pour l'écriture du roman !

Bien entendu, merci à mes proches qui m'ont soutenue et patiemment relue depuis les tout premiers mots qui ont bâti cette histoire.

Mention spéciale pour mon ami écrivain Olivier Miquel qui a su trouver les mots pour que je me mette au travail, et à qui j'adresse un clin d'œil.

1. L'âme des lieux oubliés

Montpellier, octobre 2008.

En cadence avec les notes qui s'envolent de son casque, Tom Vela surfe des courbes harmonieuses sur son skate. Il savoure au son de Coldplay les minutes qui précèdent les frissons de plaisir à venir. Certes, il vibre depuis des mois de sensations mystiques dans des églises abandonnées, ou du vide abyssal de hangars désaffectés. Cependant, ces explorations au grand jour manquent de l'adrénaline injectée par la clandestinité, de la délectation de l'interdit. Ce soir, son binôme en urbex va l'attirer dans un endroit confidentiel sous couvert de l'obscurité de la nuit. Aussi, l'adolescent exulte-t-il en rejoignant Pio dans sa résidence du vieux centre-ville.

Quelques minutes plus tard, deux silhouettes encapuchonnées sortent de la demeure nichée au fond d'une impasse. Elles contournent sans un mot les deux pâtés de maisons suivants, puis arrivent dans une ruelle longée d'un mur en pierres, dominé par le faîte d'arbres centenaires. Tirant profit d'une des branches à hauteur d'homme, elles escaladent l'enceinte. Sauter de l'autre côté s'avère un jeu d'enfant pour les deux sportifs. Le jeune Vela admire la beauté architecturale de la résidence bourgeoise qui se dresse devant eux. Un des réverbères municipaux éclaire faiblement sa façade en façonnant des ombres fascinantes. Il se demande comment ils vont s'introduire dans la propriété sans se faire repérer quand son compère lui intime de marcher dans ses pas. Il s'agrippe à une gouttière en zinc qui dévale du toit vers la terrasse puis, en utilisant des appuis masqués par le lierre, il se hisse avec agilité jusqu'au balcon du premier étage. Là, il jette sa corde à Tom, qui, tracté vers le haut, escalade à son tour sans effort. Familier des lieux, Pio saisit une barre en fer abandonnée sur le sol, et sans laisser le temps à son ami de s'inquiéter légitimement d'une quelconque velléité de casser un carreau, il glisse avec adresse l'outil de fortune entre les battants des volets. Le loquet cède sans difficulté. La porte-fenêtre s'ouvre sur la pénombre absolue, un néant froid et obscur.

Pio s'engouffre dans le noir, faussant compagnie à Tom, hébété, cloué sur le balcon. Soudain, un jet de lumière aiguillonne le sceptique qui allume à son tour sa torche et se dirige sur la pointe des pieds vers l'intérieur.

Les faisceaux balayaient de façon désordonnée les murs ornés d'une tapisserie vieillotte à fleurs, et se fixent sur un lit à baldaquin. Sur l'édredon s'étale un livre retourné sur la page à reprendre. La couverture bordeaux révèle son titre noir en lettres gothiques : Les Hauts de Hurlevent, et le nom de son écrivaine,

Emily Brontë. La lumière se déplace avant de fondre vers une coiffeuse jonchée de flacons en verre teinté, d'une brosse à cheveux incrustée de nacre et d'un miroir psyché en argent. Sur la table de nuit, un bouquet de fleurs sèches a reçu l'assaut des veilleuses de l'ombre qui l'ont emprisonné, préservé, perpétué par un tissage minutieux. Partout, de la poussière, et un parfum ancien, élégant, doux, délicat... celui de l'églantine.

Tom s'immobilise, captivé.

— C'est la chambre d'une fille !

— C'est certain ! Son esprit a de quoi se pomponner avec cette panoplie d'accessoires !

Pio tourne le bouton de porcelaine de la porte, qui lui échappe des mains dans un bref claquement. Le bruit rompt le profond silence et les fait sursauter. Tom éclate nerveusement de rire avant d'emboîter le pas à son guide, aspiré par l'obscurité. Malgré leurs précautions, leurs foulées résonnent sur le parquet.

À cet instant, une silhouette remue dans le fond. Tom se jette en arrière, en saisissant le sweat de Pio pour le tirer vers lui.

— Il y a quelqu'un ! Sûrement un squatter ! chuchote-t-il.

Sans s'affoler, Pio dirige son faisceau vers le fond, où l'on a bougé. Là, il débusque une haute glace sur pied, surplombée par un majestueux lustre à pampilles de cristal scintillantes sous le flux de lumière, malgré la poussière qui les pare d'un voile. Ce n'est pas une, mais deux silhouettes qui leur font face.

— Tu as un sacré air de famille avec le monstre qui nous menace ! se moque Pio.

— Les miroirs doivent bien se marrer, fanfaronne Tom. Ils occupent leur temps à absorber l'image de gens qui se pavanent devant eux pour s'admirer. Et dès que l'éclairage baisse, ils provoquent leur épouvante en les surprenant avec leur propre reflet. Des joueurs teintés de voyeurisme et de sadisme...

— Ou des systèmes complexes avec la mémoire d'un disque dur de mercure ? pérore son guide. Celui-là a dû en effrayer plus d'un, à commencer par les enfants de cette maison, ou la fille de la chambre. Fais gaffe aux marches ! On va en bas.

Pio entame la lente descente d'un large escalier en chêne, laissant glisser sa main sur la rampe supportée par une balustrade aérienne en fer forgé. Tout à son émerveillement, Tom le suit de près avec à nouveau, la certitude d'être observé. Cette fois, les regards fusent de la galerie de portraits accrochés dans la cage d'escalier. Au premier plan, un grand-père en costume noir, coiffé d'un canotier et paré d'une moustache impressionnante dont le mouvement amidonné s'est

fixé vers la pointe de ses sourcils. Davantage que son sens de l'esthétisme, sa posture semble dévoiler son malin plaisir à reluquer ce visiteur intimidé.

Plus loin, accompagnés de leur mère protégée du soleil par une ombrelle, une enfant avec des boucles blondes et son petit frère en barboteuse courent après un cerf-volant. Tom reçoit en plein cœur la joie de cette scène familiale caressée par le vent du large qui fait tournoyer les robes et flotter les rubans de satin.

En bas, un monumental cadre art nouveau abrite un couple figé dans les pigments d'une peinture à l'huile aux teintes douces. Un pianiste contemple une ballerine en tutu, qui lève avec grâce ses bras en couronne au-dessus de sa tête, les pieds en cinquième position¹. Elle n'a d'yeux que pour l'artiste. Sans aucun doute, l'adoration relie ces deux-là. Tom ne dit rien à Pio pour couper court à une inmanquable vanne. Il ressent le bonheur qui se dégage de ce tableau, et envie les amoureux. Arrivé au bas des marches, il a non seulement l'impression d'avoir fait connaissance avec les anciens hôtes de cette demeure, mais aussi la sensation que leurs portraits veillent sur les lieux. Quand la maison se vide, peut-être sortent-ils de la toile pour rire, s'embrasser, virevolter, s'aimer ?

Pio le précède dans une pièce de réception du rez-de-chaussée, dans le coin de laquelle se tient le piano noir quart de queue du tableau. Son couvercle est levé et son rebord accueille une partition écornée du Beau Danube Bleu.

Ému, Tom s'assied sur le tabouret bleu fané posé devant et baisse les paupières. Il imagine la danseuse de l'escalier tournoyer à la lumière du jour sur un air joué par le musicien. Quand il rouvre les yeux, il remarque les fauteuils en désordre, une applique penchée, un chandelier renversé, un livre qui git sur le sol. Des cavaliers ont-ils réellement virevolté ici au son de la mélodie de Strauss ?

— J'ai cru un instant qu'un couple valsait au son du piano, se livre Tom.

— C'est que tu ressens l'âme de cette demeure !

— Comment ? Tu connais ses propriétaires ?

— J'avoue, confesse Pio. Mon père fait partie de l'indivision qui en a hérité. Personne ne s'accorde pour vendre donc la maison reste en l'état, pour mon plus grand plaisir. Pardon si je t'ai un peu baladé, fait-il en extirpant une clé tarabiscotée de sa poche. Je te rassure, on visite en toute sécurité, mais en douce... L'esprit de l'urbex est respecté.

— Tu m'as bien eu ! Qui habitait ici ?

— Mi – ré# – mi – ré# – mi – si – ré – do – la – do – mi – la – si – mi – sol# –
si – do – mi – mi – ré# – mi²

Les doigts de Pio courent sur les touches en ivoire jauni :

— Tu reconnais ?

— Bien sûr ! C'est la lettre à Élise.

— Ma grand-tante Élise, une dame adorable a vécu ici avec son mari Joseph. Elle était danseuse et lui, concertiste. Ils n'ont pas eu d'enfants, mais des neveux et petits-neveux chéris, dont moi. Ils sont partis à quelques mois d'intervalle en 2006. On n'a touché à rien depuis leur disparition. J'ai l'impression de sentir la présence d'Élise avec ses objets personnels dispersés dans la maison, ses fleurs, ses livres, ses flacons, ses souvenirs... Son parfum semble encore planer après deux ans... C'était une romantique.

— Même si je ne l'ai pas connue, je ressens quelque chose moi aussi. Une grande poésie règne ici. Merci pour cette immersion ! Je suis conquis.

— Tu as été touché par l'âme secrète de ce lieu ! C'est la magie de l'urbex, lui répond Pio qui, cette fois, utilise la porte pour sortir.

Les deux jeunes sont revenus dans le monde réel, définitivement moins excitant. Tom aimerait bien disposer du pouvoir de voyager dans des dimensions parallèles. Peut-être dans le futur, fantasme-t-il, encore sous l'effet de la dopamine. Mais dans l'instant, il s'agit de rentrer discrètement chez lui, avant l'orage qui menace. Il ne craint pas de réprimande, car sa mère, de garde à l'hôpital la nuit précédente, n'émergerait pas avant huit heures du matin, et son père dort d'un sommeil de plomb depuis qu'il se livre à son nouveau rituel de dégustation de whisky.

Tom ne s'est jamais enivré, peut-être parce que ses passions le grisent davantage que l'absorption de verres à la queue leu leu à laquelle s'adonnent pas mal de ses camarades en soirée. Néanmoins, il a repéré la déconnexion de son père après quelques gorgées du liquide ambré, son air ailleurs. Rien d'alarmant, mais un point noir qui se rajoute à sa préoccupation de la santé du couple formé par ses parents.

Lorsqu'un peu plus tard, trempé par les premières averses, il glisse en silence devant la chambre parentale, un grincement familial interrompt son élan. Philosophe, il attend la semonce prévisible... mais aucun tir ne sourd de la pièce... juste un doux frottement qui effleure ses mollets. Un sourire accroché aux lèvres, Tom soulève Oscar, le chartreux aux yeux d'or, qui, affolé par un premier éclair, s'agrippe à son épaule. La porte entrouverte lui laisse discerner le visage douloureusement crispé de son père endormi. Il semble si tracassé. Pourquoi est-il d'humeur exécrationnel depuis quelques mois ? Si sa mère ne se confie jamais sur ses soucis, sûrement pour le protéger, cela ne l'a pas empêché

de remarquer son air triste.

Pourvu que ses parents ne se séparent pas ! Il va redonner le sourire à son père et tout s'arrangera, se convainc-t-il en s'endormant.

2. Les bottes dans la nuit

Aussi soudaine que spectaculaire, la tempête se déchaîne contre les arbres du jardin, sous un firmament zébré d'éclairs frénétiques. Elle fracasse les branches et arrache les feuilles qu'elle projette dans un tourbillon infernal, pendant que le ciel déverse un torrent de pluie, salué par les claquements de tonnerre.

Au cœur de cette nuit agitée, à l'abri dans sa chambre douillette, Hugo ne trouve pas la paix dans son sommeil. La tourmente du cosmos s'est glissée dans ses rêves. Son visage torturé bascule d'un côté, puis de l'autre, au rythme d'un métronome déréglé. Ses jambes convulsent à contretemps des moulinets de ses bras, qui combattent des forces invisibles. Prenant un malin plaisir à affoler son corps, son subconscient se joue de lui, supporté par les grondements célestes.

Son songe l'entraîne dans l'immensité d'une bâtisse en pleine montagne, campée dans une clairière enneigée, à peine éclairée par un croissant de lune. Sa silhouette d'enfant vagabonde dans un vaste hall, sous le regard sévère de portraits d'hommes en costume foncé. Un vent glacial s'engouffre dans l'édifice vide. Des volets s'écrasent contre les façades.

Il déambule au milieu de ce chaos, dans le halo translucide de sa forme éthérée. Dirigé par une force mystérieuse, il s'oriente vers un interminable corridor, froid et sombre.

Soudain, des coups bombardés sur la massive porte d'entrée laissent présager une terrible menace.

Des voix aboient :

— Schnell, öffne die tür !³

Dos au mur, il se meut jusqu'à la fenêtre et écarte deux lamelles du store en aluminium. Dans l'obscurité profonde de la nuit, il décèle l'éclat du métal des casques et des fusils de soldats allemands. C'est lui qu'ils viennent chercher. Vite ! Il doit s'enfuir.

L'écho des pas alourdis par les bottes en cuir épais résonne déjà dans le hall. Le danger approche. L'enfant court à grandes enjambées dans la galerie qui n'en finit pas, et frôle les patères au-dessus desquelles apparaissent les prénoms de pensionnaires : Jean, Jacques, Pierre, Paul...

Où sont-ils ?

L'intérieur est désert. Personne ne peut le secourir. Il s'enfonce dans les ténèbres. Les portes entrebâillées laissent entrevoir des classes inoccupées, auxquelles succèdent des chambres meublées d'étroits lits en fer. Il accélère